

sagers au roi, qui arriva en toute hâte, et reçut le dernier soupir de son épouse.

Le corps de Mathilde de Flandre fut déposé à Caen dans le caveau de la Sainte-Trinité, qu'elle avait fait bâtir et magnifiquement dotée. Elle mourut le 2 novembre 1083, à l'âge de

cinquante-deux ans, après avoir régné en Angleterre dix-sept ans, et comme souveraine de Normandie, l'espace de trente et un ans.

Mme. LAURE PRUS.

Journal des Demoiselles.

MADAME DAMOREAU-CINTI.



A plus parfaite de nos cantatrices, madame Damoreau-Cinti, après avoir brillé d'un si vif éclat à l'Opéra-Comique, où elle a laissé un souvenir ineffaçable, s'est vouée au professorat, et personne mieux qu'elle n'était capable d'enseigner ce qu'elle a si éminemment pratiqué. Madame Damoreau va publier une *Méthode de chant*. Cette méthode, dédiée à ses élèves, est accompagnée d'une préface spirituelle, attachante, et que madame Damoreau pouvait seule écrire. Elle y raconte sa vie artistique ; elle se donne comme exemple, et on ne saurait en suivre un meilleur.

Elle avait quatorze ans quand Plantade lui dit : « Ma chère enfant, tu peux te passer de moi maintenant ; tu as du goût ; tu prendras ce qu'il y a de bon chez les uns, tu laisseras ce qu'il y a de mauvais chez les autres. »

Elle avait seize ans, lorsque Garat, après l'avoir entendue dans *Il Califo di Bagdad*, s'écria : « Voilà une cantatrice qui chante *insolemment juste*. »

Une fois à l'Opéra, madame Cinti-Damoreau, dont le répertoire était assez borné, ne pouvant varier ses rôles autant qu'elle l'aurait voulu, imagina de varier les traits de son chant, méthode qu'elle a suivie encore à l'Opéra-Comique, et à ce sujet, elle dit à ses élèves dans sa préface :

« Cette facilité à varier les traits, si féconde qu'elle soit en applaudissements, ne doit cependant pas être poussée trop loin ; il faut que les ornements soient rythmés, appropriés au genre et au mouvement du morceau, et toujours subordonnés aux paroles. Défiez-vous de ces fusées de notes inintelligentes, sans caractère et sans couleur, à l'aide desquelles la médiocrité chantante s'efforce si souvent d'éblouir le public, et n'oubliez pas, je le répète, que les fioritures doivent toujours être subordonnées aux paroles ; qu'enfin ce n'est pas varier une phrase musicale que la dénaturer et la rendre tout-à-fait méconnaissable. Cette partie de l'art ouvre également un vaste champ à l'étude. J'ai, à ce propos, une petite histoire à vous conter : quoique j'y joue encore un rôle, vous me pardonneriez cette digression :

« Une grande cantatrice venait d'arriver à Paris. M. le duc de Duras, alors le premier gentilhomme de la chambre du roi Charles X, et dont la protection ne manquait ni aux arts ni aux artistes, désirait nous entendre chanter un duo. Le matin même du jour indiqué pour le concert, on répéta chez le célèbre maestro Paër ; nous convînmes des traits à faire et qui se trouvent en profusion dans le duo choisi, se composant presque entièrement de demandes et de réponses ; c'était moi qui devais toujours répondre. Le soir, au concert, une pensée maligne traverse l'esprit de la belle cantatrice, et elle change subitement tous les traits convenus le matin. Bien déconcertée d'abord, je ne perdis cependant pas courage, et, par une de ces inspirations qu'on ne peut définir, je ripostai sans perdre une minute, une seconde, un quart de soupir, en improvisant d'autres traits où perçaient un peu, j'en conviens, le léger dépit que me causait cette surprise. Mon courage fut heurteux, et loin de perdre la bataille, je fus à même d'entendre dire unanimement que le duo n'avait jamais été mieux chanté de part ni d'autre. La réconciliation naquit du succès, et il y eut désormais dans notre amitié autant d'accord que dans nos duos.

« Tirez de ce récit une leçon, mes chères élèves ; sans l'habitude que je m'étais faite de varier tous les thèmes, de jouer, à force de travail, avec toutes les phrases musicales, j'eusse été certainement moins heureuse dans mes inspirations, c'en était fait de moi ce jour-là, et ma réputation, déjà bien établie, échouait devant une malice, sous les yeux du public le plus bienveillant et le plus habitué à m'applaudir. »

Madame Cinti-Damoreau ne nomme pas la cantatrice contre laquelle elle soutint si glorieusement la lutte. Nous ne voyons pas, nous, à qui l'anecdote n'était pas inconnue, pourquoi nous ne dirions pas ce qu'il plaît à madame Cinti-Damoreau de taire. La rivale qui voulut la mettre dans l'embarras était madame Malibran.

Cette préface est pleine de conseils qui ne vont pas seulement à l'adresse des élèves de l'auteur, mais qui doivent être suivis par tous les artistes, même ceux en renom, comme par les amateurs, dont le monde fourmille.

